

« Après la dictature, la société civile comme vecteur mémoriel ». Coord. E.Fisbach, C. Dumas et R. Mogin-Martin, Presses Universitaires de Rennes, Rennes 2012. pp. 143 a 154, ISBN : 978 – 2 – 7535 – 1866 – 7

**La confrontation des mémoires contradictoires
dans le roman de José M^a Merino : *La sima* (2009)**

Roselyne Mogin-Martin
Université d'Angers

L'action de *La sima*, publié en 2009,¹ se déroule dans le León dont José María Merino est originaire, une province qui a beaucoup fait parler d'elle grâce au travail des diverses associations espagnoles pour la récupération de la mémoire historique,² et l'argument du roman s'inscrit délibérément dans cette actualité. Le héros, Fidel, retourne dans le petit village du León dont sa famille est originaire pour participer à l'exploration, par les membres d'une association de familles de victimes, du gouffre de Montiecho, où les franquistes avaient à l'époque jeté les cadavres de leurs victimes.

Entre l'auteur et son héros il y a des similitudes, comme l'origine géographique, mais il y a une différence capitale, l'âge. José María Merino, né en 1941, fait partie de ce que Jean Tena a appelé très justement la « génération innocente », ceux qui n'ont pas connu –ou très peu- la guerre civile, mais ont grandi dans le monde qu'elle a engendré. Cette génération a été élevée dans l'obligation de taire toute version alternative à l'Histoire réécrite par les vainqueurs, et c'est ce silence –prolongé bien au delà de la mort de Franco- que lui reproche maintenant la génération suivante. Merino donc, par le roman, essaye d'apporter une réponse à la question que posent ces jeunes : faut-il oublier, au nom de la nécessaire réconciliation entre les Espagnols, ou faut-il que justice soit faite, même s'il faut pour cela rouvrir la boîte de Pandore des veilles haines ?

Un héros emblématique, narrateur d'un récit à plusieurs niveaux.

Au début du roman, le lecteur sait peu de choses sur Fidel qu'il découvre, à son arrivée dans un village perdu et anonyme. La neige et le brouillard recouvrent tout, mais ces conditions climatiques, normales dans la région un 28 décembre, n'en sont pas moins significatives du désir du narrateur de se cacher dans un anonymat protecteur. L'exploration du gouffre n'aura lieu que dans quelques jours, que Fidel veut mettre à profit pour avancer sa thèse, mais dans ce village qui est celui de ses origines et où il a passé de nombreuses vacances dans la maison de ses grands-parents, il se souvient et écrit ses souvenirs, comme lui a conseillé le Docteur Valverde, sa psychiatre.

Les informations sur Fidel sont donc distillées au fil de cette écriture autobiographique et thérapeutique, mais pas toujours chronologique, à laquelle il se consacre, trois fois par jour, et c'est ainsi qu'apparaît sa vie antérieure, au sein d'une famille traversée de tensions. Il naît en 1971, alors que le franquisme est moribond, et grandit, dans une Espagne qui redevient démocratique. Ses parents, tous les deux engagés à gauche, meurent accidentellement, peu

¹ MERINO, José María, *La sima*, ed. Seix Barral, Barcelona 2009. Les références ultérieures renvoient à cette édition.

² C'est en effet là qu'ont été rouvertes les premières fosses où ont été enterrées à la va-vite les victimes des exécutions sommaires durant les premiers mois de la victoire franquiste. Cf. SILVA, Emilio, *Las fosas de Franco. Crónica de un desagravio*. Ed. Temas de hoy, 1^a ed. 2003.

après la tentative de coup d'état manquée du 23 février 1981. Il est alors confié à sa sœur de sa mère, Reme et à son mari, Fernando, qui l'élèvent avec leurs trois enfants, Fernando, José Antonio, et Puri, sous l'œil vigilant du grand-père maternel.

L'enfant se met alors à percevoir nettement les tensions familiales. Son grand-père est un ex-combattant franquiste, ne le cache pas à son petit-fils et même en tire de l'orgueil, reprenant à son compte l'idéologie des vainqueurs. Celle-ci est largement partagée par son oncle et sa tante, ainsi que plus tard par son cousin José Antonio, et cette famille conservatrice n'a bien sûr jamais vraiment accepté le mariage d'une des filles –la mère de Fidel– avec un homme de gauche. Mais elle a de l'argent, ce qui lui donne un argument pour prendre en charge l'orphelin, qu'elle veut éduquer selon ses idées.

Cette éducation, et elle le reconnaît, serait une charge trop lourde pour l'autre grand-mère, d'origine plus modeste. Elle est veuve, tire ses ressources de la petite papeterie qu'elle a héritée de son mari, et elle a à charge un fils adulte, Ricardo, qui souffre d'un retard mental. Les deux familles ne se fréquentent guère, mais le héros voit de temps en temps sa grand-mère paternelle, issue d'une famille anarcho-syndicaliste, et qui ne s'en cache pas. Quant au grand-père, que Fidel n'a pas connu, il était protégé par un chanoine dont il était le fils naturel.

Bref, difficile de ne pas voir là un symbole : le protagoniste est l'enfant des « deux Espagnes », selon la formule célèbre du poète Antonio Machado, tiraillé entre des influences contradictoires. Il veut être fidèle à la mémoire de ses parents, et à leurs engagements, mais en même temps il a du respect et de la reconnaissance, voire de l'admiration pour son grand-père franquiste, qui s'occupe de lui et paye ses études. C'est pourquoi il a du mal à accepter qu'il ait tué des gens sans autre forme de procès, d'où ses vagues-hésitations autour du gouffre, que ce soit maintenant, avec les militants de l'association, ou alors dans son enfance, face aux accusations d'un enfant du village, Fausti. Comme il l'écrit lui-même :³

« Je suis plusieurs doubles, mon père et mon grand-père d'un côté, d'un autre l'assassin et la victime, le fossoyeur qui les a inhumés, et celui qui creuse pour les faire revenir à la lumière »

Ces tiraillements se retrouvent également dans son cercle amical d'adulte. Marcos a les idées très claires : il y a eu, dans la guerre civile, un camp clairement coupable, celui qui s'est soulevé contre le pouvoir légitime, et dans ces arguments Fidel croit entendre un écho de ceux de son père, qui d'ailleurs militait dans le même parti que le père de Marcos. Nacho, étudiant brillant et timide, se révèle être un anarchiste radical, tandis que Garnarcha est athée et républicain modéré. Mais tous les quatre sont aussi très amis de Covi, conservatrice dans l'âme, catholique traditionaliste et nostalgique du franquisme.

Ce protagoniste déchiré qu'est Fidel est le narrateur d'un récit en première personne, qui se déroule sur plusieurs plans et s'inscrit dans une chronologie rigoureuse, entre le 28 décembre « día de los Santos Inocentes »⁴ et le 6 janvier, « día de Reyes »⁵, chaque jour, sauf les deux derniers, étant découpé en 3 séquences explicitement mentionnées : « matin », « après-midi », et « soir ». La nuit du 31 décembre, le lecteur apprendra que l'année qui se termine est 2005.

Le premier plan est celui de l'actualité, le récit de ces dix jours que va vivre Fidel et dont il rend compte avec précision : ses impressions devant un paysage qui lui a été familier, les

³ ... « yo soy varios dobles, mi padre y mi abuelo, por un lado, por otro el asesino y la víctima, el enterrador que los inhumó y el que cava para sacarlos a la luz. » (p. 180)

⁴ C'est, en Espagne, le jour des farces, les « inocentadas », équivalentes aux « poissons d'avril » français.

⁵ En Espagne, ce sont les Rois Mages qui apportent les cadeaux aux enfants.

rencontres avec les gens qui le reconnaissent ou pas, et puis, dans les derniers jours, les péripéties liées à la tentative d'exploration du gouffre. Le second plan est celui de l'écriture thérapeutique recommandée par sa psychiatre, et il semble découler presque naturellement du premier, puisque Fidel se retrouve sur les lieux d'un passé qui s'impose inévitablement à lui. Le troisième plan, enfin, est celui de la thèse qu'il tente d'écrire, sur la première guerre carliste.⁶ Son raisonnement veut être scientifique, précis, et doit porter une période limitée, mais elle dérive presque inévitablement sur une réflexion très large sur le rôle de la violence dans l'Histoire de l'Espagne.

Les trois plans du récit s'imbriquent étroitement. En effet, l'exploration du gouffre ne commencera que le 4 janvier, mais Fidel a voulu arriver en avance, car il cherchait un endroit isolé et tranquille pour avancer sa thèse, dit-il. Cependant, être précisément dans cet endroit, puis se joindre à l'équipe qui explorera le gouffre signifie mêler avec le présent un passé qui n'a pas encore été liquidé.

Ce récit a également trois destinataires, directement évoqués par Fidel au fur et à mesure qu'il raconte, mais qui ne sont pas des protagonistes du roman dans le temps présent : Don Cándido, son ancien professeur du lycée qui a su le conseiller et le soutenir dans des moments critiques de sa jeunesse, le Docteur Valverde, la psychiatre qu'il a consultée suite à une grave dépression, et le professeur Verástegui, son directeur de thèse. Telle partie du récit est plutôt destinée à l'un ou l'autre, mais là aussi les interlocuteurs sont parfois confondus, car les propos ne sont pas toujours très spécialisés. La violence qui caractérise les guerres carlistes hante Fidel, qui fait part de ses théories au professeur Verástegui, mais c'est cette même violence qui le poursuit dans sa vie personnelle, comme le montre l'épisode du séjour péruvien. Elle a aussi empoisonné l'atmosphère familiale, son cousin José Antonio, qui le hait, l'ayant par le passé gravement blessé. Don Candido a partagé avec Fidel certains de ces événements, d'où l'utilité de s'adresser à lui, et le Dr. Valverde doit les connaître pour aider son patient à vaincre sa dépression.

Les lignes de réflexion sur la guerre, la violence et les responsabilités.

La première des questions qui hante le doctorant en Histoire qu'est Fidel est pourquoi ? Pourquoi l'Histoire de l'Espagne est-elle marquée par une violence que même la démocratie actuelle ne semble pouvoir éradiquer ?⁷ Fidel apporte à cette question une réponse bien particulière : ce qui caractériserait les Espagnols, c'est le « sang de Caïn » qui coulerait dans leurs veines, et donc les pousserait inévitablement à la vengeance, à la haine et à la violence. Les hispanistes auront reconnu la référence au poète Antonio Machado, et au-delà de lui les réflexions « identitaires » qui, au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, ont agité les penseurs espagnols. Elles ont ensuite été reprises par les partisans du franquisme, qui les ont manipulées pour le plus grand profit idéologique du régime.⁸ En effet, si les luttes fratricides sont inscrites dans les gènes des Espagnols, ceux qui ont déclenché la guerre civile ont agi conformément à l'essence de ce peuple et, dans la même logique, seul un régime autoritaire peut maintenir la paix.

De telles idées sont assez incongrues dans la bouche d'un jeune historien du XXI^e siècle, mais le personnage de Fidel présente sur ce sujet une cohérence, qui prend ses racines dans son histoire familiale. En effet, les relations qu'il entretient avec son cousin José Antonio⁹

⁶ Elle se déroule de 1833 à 1840, et oppose, sur la question de la succession au trône, les partisans de Don Carlos, frère du roi défunt Fernando VII, à ceux de sa fille Isabel, qui l'emporteront finalement.

⁷ Les allusions à l'actualité récente foisonnent, et entre autres les violentes tensions, voire les échanges d'insultes, qui existent entre le PSOE, au pouvoir depuis 2004, et le principal parti d'opposition, le PP.

⁸ Cf. à ce propos, p. 58, l'auto-justification du grand-père.

⁹ Ce prénom est certes courant, pour toute une génération d'Espagnols –en général plus âgés- mais vu les

suivent le modèle biblique de la rivalité entre Caïn et Abel. Fidel est un élève brillant, et supplante ainsi dans l'affection et l'estime du grand-père José Antonio, qui en conçoit une vive jalousie. Prenant prétexte des amours de Fidel avec sa sœur, Puri, et la grossesse de celle-ci, il tente de tuer son cousin. Celui-ci est simplement blessé, ne dénonce pas son agresseur, mais n'en meurt pas moins symboliquement comme membre de cette famille. En effet, le grand-père cesse de lui payer ses études, lui ferme sa porte et le déshérite, car il désapprouve ces amours et donne raison à José Antonio. Les théories de Fidel sur la violence se trouvent également confirmées par l'expérience tragique qu'il est amené à vivre, comme coopérant au Pérou. Il est en effet pris en otage par le Sentier Lumineux, délivré in-extremis avant son exécution par l'armée, qui commet d'autres atrocités, et il saisit ainsi ce qu'il y a pu avoir d'horrible, parce que d'irrationnel et d'inexplicable, dans la guerre civile espagnole.

Tout au long du roman, Fidel remâche donc de façon obsessionnelle son idée, l'appliquant à tout point de l'Histoire d'Espagne qu'il se trouve à évoquer, depuis les Romains jusqu'à l'ETA, en passant par les guerres civiles du Pérou colonial, ce qui met en fureur son directeur de thèse. Fidel relate longuement plusieurs conversations où le professeur démonte avec patience et rigueur ses théories, en expliquant les guerres mentionnées par des facteurs plus humains, et plus universels : les conflits d'intérêt, le désir de s'emparer du pouvoir etc... les Espagnols n'ayant hélas pas l'exclusivité des combats fratricides et sanglants. Devant le peu de conviction de son doctorant, le prof. Verástegui menace d'ailleurs de cesser de le diriger, mais Fidel s'avère incapable d'adopter une posture plus scientifique.

Cette violence est bien sûr un fait historique avéré, mais dans le consensus social qui a présidé à la transition démocratique, L'immense majorité des Espagnols a éprouvé le désir de ne plus la revivre, ce qui implique de liquider un passé où il y a eu des vainqueurs et des vaincus, ou plus exactement des victimes et des bourreaux, et donc des peurs, des haines et des rancoeurs. Le roman pose ainsi une question, à l'instar de la société espagnole : pour arriver à la réconciliation, faut-il oublier ou chercher les responsabilités ? Répondre oui à la deuxième question implique un châtement pour les coupables, et une réparation pour les victimes. Fidel est directement concerné, en tant que descendant à la fois de victimes et de bourreaux, et très jeune il va chercher à savoir. Sa première source d'informations c'est la vieille servante, Doxi ¹⁰. Elle comprend le désir du jeune garçon et essaye de le satisfaire, mais elle ne sait que peu de choses, et le fait de partager les opinions politiques conservatrices de ses patrons ne l'a pas aidée à être curieuse. Les conversations qu'il aura avec elle permettront juste à l'enfant de comprendre la complexité et la délicatesse de l'affaire, derrière les silences et les non-dits. Plus claire est la position d'une autre vieille employée de la famille, Asun, mais il est vrai qu'elle s'exprime en 2005, devant un Fidel adulte ¹¹ :

« Je ne sais rien de tout cela, ce qu'on racontait, ce qu'on dit, ton grand-père était très influent, ces années-là ont dû être terribles, beaucoup de gens ont été tués, de partout, mon père aussi est mort à la guerre, à Belchite, il était très jeune, je crois que ce serait mieux d'oublier une bonne fois pour toutes, les cicatrices se rouvrent si on les gratte trop. »

Et, dans son profond désir d'oubli, elle aimerait réunir autour de sa table les cousins, comme

opinions politiques du personnage et de sa famille, la référence à José Antonio Primo de Rivera, fondateur de la Phalange Espagnole, est sans doute intentionnelle.

¹⁰ Cf. p. 146 et suiv.

¹¹ P. 243 : « *Yo no sé nada de aquello, lo que contaban, lo que dicen, tu abuelo tenía mucho mando, aquellos años debieron ser terribles, mataron a mucha gente por todas partes, también mi padre murió en la guerra, en Belchite, era muy joven, yo creo que sería mejor olvidarlo de un avez, las cicatrices se vuelven a abrir si se rasca demasiado en ellas* »

autrefois, quand ils étaient enfants, et donc, croit-elle, innocents parce qu'ignorants, et elle accepte mal l'idée que quelque chose a été irrémédiablement brisé entre eux.

Malgré toute l'affection qu'il a pour Asun, sa position n'entame pas le désir de Fidel de savoir, et il se heurte alors à la question de la sincérité, et de la nuance. Les « méchants » ne sont pas entièrement méchants, et les « bons » ont des aspects discutables, que ce soit dans les idées qu'ils défendent ou dans leurs actes.

Le grand-père, tout d'abord, a été un homme aimé et respecté, et il sait nouer des liens étroits avec un petit-fils orphelin qu'il n'abandonne pas tant qu'il est enfant, et il a été de même, selon la formule consacrée, « bon époux et bon père de famille ». Covi ensuite est franquiste, conservatrice et réactionnaire, mais elle n'en est pas moins une femme intelligente et une amie fidèle et généreuse, aux nombreuses qualités humaines. L'idée horrible qu'elle se fait de la République et de la gauche peut sans doute s'expliquer par l'histoire douloureuse de sa famille asturienne qui, en 1934 et après, a considérablement souffert à cause de ses origines « petites-bourgeoises »¹². Par contre, les deux autres amis fidèles, Marcos et Nacho, ont des idées qui semblent plus acceptables à Fidel, ne serait-ce que parce que ce sont celles de ses parents, mais ils font souvent preuve d'intolérance, refusant de transiger et de trouver la moindre qualité à leurs adversaires politiques.

Paradoxalement, ils ont tous un point en commun, la foi en leurs idées. Ils assument ce qu'ils ont fait, même s'il s'agit d'actes horribles comme tuer des gens simplement parce qu'ils ne partageaient pas leurs idées, car ils l'ont fait par conviction, parce qu'ils pensaient que cela était indispensable pour sauver une communauté. Et il est dur pour Fidel de découvrir que des gens estimables peuvent devenir des criminels, ou les soutenir. Cessent-ils pour cela d'être des gens estimables ? La question est insoluble, mais Fidel se la pose, à plusieurs reprises, au bord du gouffre de Montiecho. Quand il est enfant, d'abord, il est choqué par l'accusation de Fausti, contre laquelle il n'arrive pas à se défendre. Maintenant, il se joint aux membres de l'association que celui-ci dirige et arrive à discuter avec eux, mais il est encore habitué du vain désir, qu'il ne peut se retenir d'exprimer, que ces assassinats ne soient qu'une légende. En effet, comme le préconise Asún, ne serait-il pas plus simple d'oublier et de garder de son grand-père une image flatteuse ? L'oubli n'est-il pas finalement le seul remède à la souffrance, même s'il faut pour cela se tromper soi-même ?

Comment liquider le passé et construire le futur ?

Le but à atteindre est clair, et il peut être l'objet d'un très large consensus, comme l'exprime peut-être un peu naïvement Garnacha¹³ : il faut arriver à la Concorde, qui deviendrait ainsi un projet national pour l'Espagne. Mais, ce qui est nettement plus compliqué, ce sont les moyens d'y arriver, et le roman les passe en revue.

Le premier serait une recherche de type historique, qui permette de mieux comprendre ce qui s'est passé, et le doctorant Fidel pratique longuement cet exercice, débordant largement de la période de sa thèse, puisqu'il prétend réfléchir sur la totalité de l'Histoire de l'Espagne des origines à nos jours. Cependant, il débouche sur une double impasse. D'abord, l'explication par le « sang de Caïn » le séduit, mais outre le fait qu'elle est peu scientifique, elle conduit au désespoir : s'il est inscrit dans les gènes des Espagnols qu'ils doivent s'entre-tuer, leur avenir est bien sombre ! L'autre impasse est d'une nature différente. On pourrait en effet penser que, une fois les faits établis et les coupables reconnus, ceux-ci feront amende honorable, ce qui permettrait de poser de nouvelles bases pour une vie commune. Or, et Fidel le met constamment en lumière, autant dans ses recherches historiques que dans ses expériences

¹² Cf. p. 123-124

¹³ Cf. p. 407-408

familiales, chacun est persuadé qu'il a agi correctement, au nom de la morale qui était la sienne et qu'il érige en morale universelle : la violence dont il a fait usage servait l'intérêt supérieur de la collectivité, que celle-ci soit l'Espagne, ou le prolétariat opprimé. De ce fait, la voie de la reconnaissance de l'autre, qui permettrait de signer un nouveau pacte social, est fermée.

Peut-être alors faut-il explorer une nouvelle piste, celle de la sensation et des sentiments. C'est ce que fait Fidel de façon instinctive lorsque l'Histoire de son pays rejoint son histoire personnelle, et cette exploration se traduit d'abord par la pratique du double récit d'un même fait. L'enfant qu'il est alors découvre qu'une même réalité peut donner lieu à plusieurs versions différentes, et que, par exemple, l'entrée des franquistes dans la ville de León n'est pas racontée de la même façon par son père et son grand-père¹⁴. Ensuite, l'adulte qu'il est devenu pratique spontanément le double récit, et essaye d'en analyser les causes. Un exemple particulièrement parlant est celui de sa découverte, enfant, du gouffre de Montiecho. Il y est entraîné par des gamins du village, conduits par un certain Fausti, et ceux-ci lui révèlent ce qui se murmure dans le village sur les exécutions sommaires pendant la guerre, et le rôle capital que son grand-père y a eu. Dans une première version de ses souvenirs, p. 44, il fait face aux autres enfants et leur crie, avant de repartir « C'est faux ». Ce premier récit est rédigé l'après-midi du 28 décembre, mais le soir, en le relisant, il en reconnaît la fausseté :

« Après avoir relu toutes les annotations que j'ai faites au long de la journée, j'ai découvert, avec surprise (...) que le fait d'avoir mis par écrit quelques événements me permet de remarquer qu'ils ne se sont pas produits comme je l'ai reflété, même si, cependant, c'était comme cela que je croyais m'en souvenir. »¹⁵

L'écriture thérapeutique lui permet de découvrir que son inconscient avait travesti une réalité dont il n'était pas fier. En effet, face à l'accusation de Fausti, paralysé par l'humiliation et la culpabilité, il n'a pu formuler la moindre réplique ; il est simplement parti en courant pour aller pleurer seul, dans un coin isolé. De même, il exagère dans un premier récit le temps pendant lequel il a partagé la chambre de ses deux cousins, reconnaissant postérieurement que celui-ci a été très court, car il a eu assez rapidement une chambre pour lui. C'est une indépendance, certes, que lui jalouera José Antonio, mais c'est en même temps une exclusion, car cette pièce qu'il occupe seul est plus un débarras qu'une vraie chambre.¹⁶

Après l'étape du récit thérapeutique, Fidel en abordera une autre, plus fructueuse, celle du récit de fiction. Dans le passé en effet, des choses répréhensibles ont été commises, les reconstituer ne permet pas toujours de s'en libérer, et la morale interdit de les reproduire dans le présent. Par contre, dans la fiction, tout est permis, car on ne fait de mal à personne, et il est possible de se libérer de ses mauvaises passions. C'est pourquoi le roman *La sima* offre deux dénouements. Dans le premier, Fidel est parti avec sa cousine Puri, son amour de jeunesse enfin retrouvé dans une cabane au sommet de la montagne, la même où ils avaient fait tant d'excursions étant enfants. José Antonio les surprend, met en joue son cousin, et l'amène au bord du gouffre de Montiecho, pour l'exécuter. Mais Puri vient interrompre la scène, tire sur son frère, qui est ensuite achevé par Fidel, et tous les deux le jettent dans le gouffre, ce même gouffre dont José Antonio et ses amis avaient la veille bouché l'entrée par une explosion, afin

¹⁴ Cf. p. 105

¹⁵ « Tras releer todas las anotaciones que he hecho a lo largo del día, he descubierto, con sorpresa (...) que haber puesto por escrito algunos sucesos me permite advertir que no se produjeron tal como los he reflejado, aunque sin embargo era como creía recordarlos ». p. 45

¹⁶ Cf. p. 47

d'empêcher le travail des spécialistes qui devaient l'explorer. Bref, la parfaite histoire de vengeance historique, où le fils de la victime tue celui du bourreau à l'endroit même où le crime a été commis. Sur le plan personnel, Fidel et Puri tuent le frère qui, au nom de préjugés d'un autre âge, les a empêchés d'être heureux, et qui, au nom de ces mêmes préjugés, avait agressé Fidel, le blessant gravement.

Ce premier dénouement est censé s'être déroulé dans l'après-midi du 5 janvier, et avoir été écrit le soir même. Il est relu le lendemain par Fidel, qui explique comment lui est venue l'idée de ce qui n'est qu'une fiction, et comment et pourquoi il en a inventé les détails :

*« Et il se trouve que, dans cette construction romanesque de notre confrontation, j'ose ce que je n'oserais pas faire dans la vie réelle... Je crois que j'ose parce que, dans le roman, les armes ne tuent pas, naturellement ».*¹⁷

Dans le second récit, qui est une révision du premier, Fidel raconte comment Puri et lui sont rentrés tranquillement, se sont promenés dans le village, puis se sont rendus chez Asún, qui les avait invités à manger. Et Fidel a l'impression que quelque chose de mauvais s'est effacé, que sa cousine et lui sont revenus à l'innocence d'antan, et qu'ils sont prêts à mener une nouvelle vie, délivrée des souvenirs douloureux. Un fait « objectif » vient d'ailleurs confirmer de telles impressions. Avant de mourir, le grand-père a demandé pardon à Puri, et lui a rendu une série de lettres : celles qu'elle avait envoyées à Fidel alors que sa famille l'avait éloignée, et qui n'étaient jamais parvenues au jeune homme car le grand-père les avait interceptées. En lisant ces lettres, Fidel se rend compte combien elles débordaient d'amour et de tendresse, alors qu'il croyait que la jeune femme ne voulait plus le voir.

Bref, la fiction cathartique, qui permet d'assouvir sans dégâts les impulsions de vengeance, a ouvert la voie pour un processus de compréhension. Peut-être que le grand-père au fond n'était pas si rigide qu'il en avait l'air, puisque non seulement il n'a pas détruit les lettres mais il les a rendues, et peut-être aussi que José Antonio est plus humain qu'il n'y paraît : après tout, il est aussi bon époux et bon père de famille ! De là une idée, répétée deux fois à deux pages d'intervalle,¹⁸ et qui est peut-être la clé de l'Histoire du pays :

« Peut-être que pour nous, les Espagnols, dans nos rendez-vous manqués collectifs, le problème réside dans le fait que nous ne sommes pas disposés à voir l'adversaire comme une personne, mais comme un être d'un seul tenant, maléfique, qu'il faut éliminer pour que tout aille mieux.. »

Et c'est dans ce sens que Garnacha propose un projet politique pour l'avenir :

« ... nous sommes partisans d'éclaircir une bonne fois pour toutes ce qui s'est passé, bien que ce qu'on appelle mémoire historique ne doit pas être utilisé pour nous opposer de nouveau. Tous ensemble nous allons enterrer le plus correctement possible les morts de tous et immédiatement les pauvres gens que le franquisme a exterminés, et qui ont été laissés pour compte, nous allons faire une cérémonie de conciliation au congrès, et ensuite nous voulons un jeu sans haine dans la politique et

¹⁷ « Y resulta que en esta construcción novelesca de nuestro enfrentamiento, me atrevo a lo que, en la vida real, seguramente no me atrevería... Creo que me atrevo porque en la novela las armas no matan, naturalmente. » p. 390

¹⁸ « Tal vez entre los españoles, en nuestros desencuentros colectivos, el problema estriba en que no estamos dispuestos a ver al adversario como persona, sino como un ser de una pieza, maléfico, con cuya eliminación todo mejoraría ». p. 402 et 404

dans les médias... »¹⁹

Une utopie, diront certains, mais Garnacha la met en application dans sa vie personnelle. Bien qu'athée et républicain, il va épouser religieusement Covi, catholique intégriste et ennemie farouche de la République. Mais, après une longue amitié, il a su voir en elle la personne, et non l'adversaire idéologique, une personne dont il connaît la valeur, et qu'il a appris à comprendre et à respecter.

En conclusion, le roman *La Sima* peut être lu comme l'itinéraire d'un personnage, Fidel, qui se déroule entre deux bornes temporelles, à la fois réelles et symboliques, le 28 décembre, « Jour des Saints Innocents » et le 6 février, « Jour des Rois ». Au début, Fidel est un « innocent », à la fois celui qui n'a pas commis de faute et celui qui n'a pas de facultés de raisonnement, ce qui fait de lui une victime, comme il l'était au temps jadis des blagues méchantes dont était coutumier son cousin, José Antonio. Ce laps de temps correspond au parcours d'un récit sur trois niveaux, le présent qu'il vit, le passé dont il se souvient, et la réflexion sur l'Histoire de l'Espagne, dont se nourrit sa thèse, une Histoire dont les événements récents sont profondément liés à son histoire personnelle d'enfant issu de deux familles d'opinions politiques divergentes.

Il découvrira, au fil de ses réflexions et ses recherches, que le seul moyen d'en finir avec les « deux Espagnes » qui se déchirent, c'est le recours à la fiction, qui permet de se réconcilier avec soi-même et avec les autres, car elle prend en compte des dimensions multiples :

« La littérature est une sagesse différente de la philosophie, de l'Histoire, de la science. Dans les romans on trouve des façons de dévoiler la réalité qu'on ne peut trouver nulle part ailleurs. Il y a des aspects de la vie et de l'Histoire qu'on comprend mieux à travers un roman qu'à travers un essai, parce qu'en lisant des romans l'intuition a les mêmes droits que la raison. »²⁰

Le lecteur ne sait pas si Fidel finira un jour sa thèse sur les guerres carlistes, ni s'il écrira à la place un roman, comme le lui conseille son directeur de thèse. Mais en tout cas il en a écrit un chapitre, qui lui permet de mettre de l'ordre dans sa vie et ses sentiments, et tel est le sens de ce « día de Reyes », sur lequel se finit *La Sima*. Fidel, qui a réussi à se purger de tous les aspects douloureux de sa vie, redevient un enfant pour recevoir le plus beau des cadeaux, l'amour de la femme qu'il a toujours aimée, sa cousine Puri dont sa famille l'avait séparé à l'adolescence.

¹⁹ « ... somos partidarios de que todo lo que pasó se aclare de una puñetera vez, aunque recuperar eso que llaman memoria histórica no debe ser utilizado para volver a enfrentarnos. Vamos a enterrar entre todos lo más decentemente que sea posible a los muertos de todos, y de inmediato a la pobre gente que exterminó el franquismo vamos a hacer un acto de conciliación en el congreso, luego queremos juego sin odio en la política y en los medios de comunicación... » p. 407-408

²⁰ « La literatura es una sabiduría diferente de la filosofía, de la historia, de la ciencia. En las novelas se encuentran formas de desvelar la realidad que no se pueden encontrar en ningún otro sitio. Hay aspectos de la vida y de la historia que se entienden mejor a través de una novela que a través de un ensayo, porque al leer novelas la intuición tiene los mismos derechos que la razón » p. 228

